

## Seul, trois fois plutôt qu'une

Jean-François Chassay

Volume 20, Number 1 (58), Fall 1994

Saint-Denys Garneau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201152ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201152ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Chassay, J.-F. (1994). Seul, trois fois plutôt qu'une. *Voix et Images*, 20(1), 215–219. <https://doi.org/10.7202/201152ar>

Roman

## Seul, trois fois plutôt qu'une

Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal

Les trois auteurs dont il est question dans cette chronique publient tous un premier livre — deux recueils de nouvelles et un roman. Dans les trois cas il s'agit d'une réussite, à des degrés divers. Dominés par la solitude, l'isolement, on chercherait pourtant en vain dans ces ouvrages l'expression d'un « vécu » à fleur de peau qui viserait à « aller chercher le lecteur » comme on dit dans les émissions culturelles à la mode (là où on cherche à intéresser « le monde ordinaire » à la culture, avec des formules toujours démagogiques qui, comme par hasard, n'ont jamais de succès). Chez ces trois auteurs — nés entre 1958 et 1963 — on ne trouvera ni le portrait d'une génération ni un questionnement sur l'avenir de nos sociétés à une époque où le thème de « l'incommunicabilité » fait florès et permet à des bureaucrates de former moult comités pour se pencher sur la question. C'est plutôt la mort toujours proche, présente, sans pathos, qui irrigue cette écriture et laisse le lecteur au bord d'un gouffre, comme si les mots ne parvenaient qu'à cerner les choses, laissant les individus démunis devant les situations même les plus banales.

\*  
\*\*

La banalité, c'est la matière première du recueil de Sylvie Massicotte, *L'Œil de verre*<sup>1</sup>. Mais parler de la banalité provoque autant d'équivoque que de parler du réel. Tout le monde semble savoir de quoi il s'agit, mais dans la mesure où la perception des événements change d'un individu à l'autre, de quoi s'agit-il *exactement*? Rien ne

résume mieux la question dans ce recueil que la réaction d'un personnage à celle d'un autre dans la nouvelle intitulée «La bonbonnière»: «Il ne comprend pas ce que peut signifier pour elle l'expression «c'est normal»» (p. 112).

La banalité renvoie au caractère de ce qui est commun. Or, ici, rien ne semble commun aux êtres. C'est vrai du couple dont les deux partenaires ne perçoivent pas du tout de la même façon l'évolution de leur relation (dans «Le futon», pour elle tout va de mal en pis et pour lui il ne se passe rien, ce qui est le signe que tout va bien) ou de ceux pour qui les mots n'ont pas le même sens («Julien a touché mon sexe en disant «Je t'aime». J'aurais dû me douter que, pour lui, il ne s'agissait pas d'un jeu. Il n'est jamais reparti» (p. 38). Le bonheur, l'extase, apparaissent sans beaucoup d'enjolivement, pour utiliser un euphémisme: une jeune fille ayant réussi à se faufiler dans les coulisses d'une salle de spectacle où elle s'apprête à rencontrer, seul à seul, le pianiste qu'elle admire, «se tient comme une guenon au milieu du corridor étroit tandis qu'au-dessus d'elle, dans de vieux tuyaux rouillés, l'eau circule bruyamment» (p. 62). Pour le charme et la séduction du moment, il faudra repasser. Il n'y a pas d'image stable et inaltérable des choses. Le bonheur n'apparaît ni plus simple ni plus évident que le reste.

Il y a une légèreté certaine dans l'écriture de Sylvie Massicotte, mais qui appelle inlassablement la mélancolie. Les petites violences ordinaires de la vie courante provoquent des tensions qui isolent les gens, évoquent des défaites certaines, plus ou moins dramatiques. Dans une des meilleures nouvelles du recueil «La autobús», un immigrant d'origine hispanique vit comme une agression le choc, continué pour lui, des moindres différences culturelles. Son seul lien avec le réel (sa réalité) tient dans une photo de sa femme et de son enfant restés au loin en espérant pouvoir le rejoindre bientôt. Lorsque, dans les dernières lignes du texte, il perd dans la neige son portefeuille contenant la photo, c'est comme si l'auteure décrivait sa mort. L'immigrant hispanique vit sur un mode tragique ce que vivent au fond tous les personnages qui défilent dans les 24 nouvelles du recueil: ils subissent leur «petite mort» calmement, éloignés des autres, sans s'apercevoir parfois qu'ils s'enferment dans l'oubli.

\*  
\*\*

Le cadre spatio-temporel des *Nouvelles orientales et désorientées*<sup>2</sup> de Ook Chung nous fait passer selon les cas de l'Occident à l'Orient,

d'un monde réaliste à celui du rêve. Mais partout la mort rôde, signe d'espoir parfois, de délivrance, mais toujours aboutissement d'une solitude, plus ou moins voulue selon les cas. Le prière d'insérer situe la quinzaine de nouvelles de ce recueil dans le courant du réalisme magique, ce qui évoque inévitablement le continent littéraire sud-américain. Pourtant, chez cet écrivain né au Japon de parents coréens, Kafka n'est jamais très loin.

On ne bascule pas dans l'irrationnel avec Ook Chung, on s'y trouve plutôt de plain-pied. C'est souvent sur des situations à la limite de la vraisemblance que s'appuie la narration. Dès lors, quoi d'étonnant à ce qu'elles deviennent *vraiment* invraisemblables? Un écrivain fait le pari d'écrire en trois jours un roman en s'enfermant dans une cage de verre, à la vue et au su de tous, sur une place publique. Faut-il s'étonner qu'il devienne fou en s'exposant ainsi dans le but de produire un des actes les plus solitaires qui soit, celui d'écrire? Un obèse tellement énorme qu'il ne peut sortir de la pièce dans laquelle il se trouve (il pèse plus de mille kilos!) ne peut faire autrement que de vivre dans un monde à part à tous les points de vue. Une femme entrée depuis longtemps dans la vieillesse revit (littéralement) sa jeunesse au cours d'une tempête de neige, traversant une faille du continuum spatio-temporel; un homme se croit victime d'un rapt par des extra-terrestres; un mariage a lieu entre des morts grâce aux parents ou amis de ceux-ci. Dans tous ces cas de figure, c'est encore une fois la solitude des personnages, fous, iconoclastes ou simplement égarés qui s'impose. Est-il vraiment surprenant qu'un homme dont le métier est d'empêcher les gens de se suicider dans le métro finisse lui-même par se jeter devant le train lorsqu'il vit une mauvaise passe? Laissés seuls à eux-mêmes, parfois contre leur volonté, les personnages vivent des parcours sans origine ni but, dans un monde qui se révèle de plus en plus oppressant. Cet univers kafkaïen apparaît particulièrement maîtrisé dans une nouvelle intitulée fort justement «Le champion de solitude» (après «Un champion de jeûne»...les allusions à Kafka ne manquent pas.)

Le principal protagoniste de cette nouvelle, Maurice Rat (!), qui ne s'entend bien qu'avec des souris, gagne un million de dollars américains dans un grand concours organisé par l'Association misanthropique internationale, dont la finale a lieu en Alaska, et qui a comme objectif de célébrer l'homme le plus seul au monde. Avec cet argent, il s'achète un gigantesque château délabré et frigorifique, directement sorti d'un roman gothique, dans lequel il peut vivre pleinement sa solitude (si on excepte la présence d'un fantôme ici ou là). Un jour, une jeune fille muette fait son apparition. Il accepte de la laisser vivre

dans le château à la condition expresse que leurs chemins ne se croisent jamais. Puis un jour, un « Monsieur Loyal », accompagné d'un Hercule de foire (on croirait une duplication de Pozzo et Lucky), cogne à la porte et demande au propriétaire s'il n'aurait pas vu une petite fille, « propriété » du cirque, et qu'il recherche. Il ment, mais les visiteurs ne sont pas dupes. En guise de représailles, ils feront disparaître le château (et Maurice Rat) dans le feu.

Le climat lugubre et l'étrangeté de cette nouvelle en fait une réussite. Mais celle-ci tient également au marquetage intertextuel où les traces d'une tradition littéraire (roman gothique, réalisme magique, Kafka, Beckett) se fondent pour permettre à l'auteur de nous faire penser la réalité autrement, à sa manière, selon des règles qui échappent à la vie courante.

\*  
\*\*

À première vue, le roman de Gaétan Soucy, *L'Immaculée Conception*, ne frappe pas par son originalité, ne serait-ce que par son titre<sup>3</sup>. Nous sommes (semble-t-il, bien qu'aucune date ne le précise) dans le Québec des années cinquante, plus précisément dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal. On y retrouve Remouald Tremblay, 33 ans, personnage principal de ce roman, petit employé de banque plutôt insipide ; son beau-père, Séraphon, homme totalement dépendant depuis que la paralysie a gagné ses bras et ses jambes ; mademoiselle Clément, institutrice au primaire ; un curé plutôt jeune et angoissé, un gérant de banque prétentieux, un entrepreneur de pompes funèbres qui réalise des affaires en or et quelques personnages secondaires. Mais la réussite du roman tient justement à cette banalité apparente qui laisse sourdre peu à peu une angoisse diffuse, un climat d'étrangeté de plus en plus envahissant à mesure que le lecteur avance dans le récit. Des mystères resteront irrésolus, des crises ne parviendront pas à éclater et étoufferont peu à peu certains personnages. Et quand une des clés du livre sera révélée, dans les toutes dernières pages, l'horreur de l'événement, qui fait verser le roman dans le genre noir, ne surprendra sans doute pas le lecteur. Elle ne fera que cristalliser l'impression de répulsion qui domine certains passages, la terreur latente même qui s'installe parfois au fil des pages.

Il y a quelque chose de profondément gris dans ce roman (qui n'en fera sans doute pas un best-seller...). Plus précisément, il y a un

ennui étale dans la solitude vécue par chacun des personnages de *L'Immaculée Conception*, un monde fait de malchances, de mesquineries et d'espoirs sans cesse déçus. Rien de très gai, assurément, et la morosité avale rapidement toute velléité de passion. Remouald Tremblay est un homme morne dont les yeux, parfois brillants d'intelligence au moment où on s'y attend le moins, étonnent ses interlocuteurs (« je ne pourrais exprimer mon sentiment qu'en évoquant un cadavre qui clignerait, une fraction de seconde, des paupières : c'était aussi étrange, et désagréable, que cela », p. 69). Mais sa vie recèle des monstruosité cachées qui tempêtent sous son crâne et expliquent sa volonté de ne pas se laisser emporter. Son «équilibre» est à la mesure de son régime alimentaire : «Quant à Remouald, un jour il mangeait, un jour il ne mangeait pas : un régime parfaitement équilibré» (p. 28). Voilà un homme manifestement «normal» qu'en apparence.

Il n'y a assurément rien de spectaculaire dans ce livre sobre, d'une construction beaucoup plus raffinée et subtile qu'il n'y paraît à première vue. Le passage d'un point de vue narratif à un autre, le changement de focalisation, se font en douceur, subtilement, et permettent de cerner peu à peu un monde oppressant, auquel il ne semble pas y avoir moyen d'échapper. Englué dans cette grisaille, le lecteur s'identifie pourtant à ces personnages (ces épaves) auxquels on croit malgré (ou à cause) de leur bizarrerie. Ce roman sans espoir, désespéré de manière radicale (comme il y en a peu dans la littérature québécoise) échappe ainsi au nihilisme dans lequel il pourrait tomber. Sans esbroufe, sans facilité, en dehors des modes, Gaétan Soucy réussit un premier roman parfaitement contrôlé, beckettien dans la solitude acharnée qu'il exprime. Et pour les jeunes éditions Laterna Magica, qui n'en sont qu'à leur deuxième publication, c'est un véritable coup de maître.

- 
1. Sylvie Massicotte, *L'Œil de verre*, Québec, L'instant même, 1993, 115 p.
  2. Ook Chung, *Nouvelles orientales et désorientées*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 152 p.
  3. Gaétan Soucy, *L'Immaculée Conception*, Montréal, Laterna Magica, 1994, 344 p.